

**La Littérature à l'Épreuve de l'Histoire
dans « Le Rapt » d'Anouar Benmalek**

**Fayçal BENZAADI
Université d'Oran 2**

Abstract

The work of Anouar Benmalek is often inspired by history. The writer continues to listen the founding events of independent Algeria, question them or do a reading which according to ideological fluctuations and power relations, deliberately goes for a provocation in the face of the establishment or so serves only as an extra to organize his story. There was "The starry lung" and "The Rape". The latter is designated as novel. The comments could safely add the attribute that suit him best as "black". Black by its contiguity with the detective novel. It is sordid but rises elegantly however among the works "readable" in recent years. It derives its substance from the "recent" history of the country: in the foreground the period of terrorism, in the background a terrible episode in the war of liberation, that of Melouza, during which an entire village was decimated because of divisions between different factions of the national liberation movement.

I – Un livre terrifiant !

a) L'écrivain et l'Histoire :

L'œuvre d'Anouar Benmalek, au demeurant abondante, est souvent inspirée de l'Histoire. L'écrivain ne cesse d'ausculter les événements fondateurs de l'Algérie indépendante, les questionner ou en faire une lecture qui, selon les fluctuations idéologiques et les rapports de force, passe délibérément pour une provocation à la face de l'establishment ou, le cas échéant, ne sert que d'appoint pour organiser son récit. Il y eut « *Le poumon étoilé* » puis « *Le Rapt* ». Ce dernier est désigné comme roman. Les commentaires auraient pu y ajouter sans risque l'attribut qui lui sied le mieux : « noir ». C'est le roman le plus noir que nous ayons pu lire dans toute la littérature francophone algérienne. Il est sordide, mais « bien travaillé »

cependant. Publié simultanément chez Fayard en 2009 et chez Sédia la même année, ce roman est puissant et ne transige pas sur la portée des événements dont il s'inspire. Il tire toute sa substance de l'histoire « récente » du pays : au premier plan la période du terrorisme islamiste, en second plan un épisode épouvantable de la guerre de libération, celui de Melouza, durant lequel un village entier a été décimé à cause des dissensions entre différentes factions du mouvement de libération nationale.

Au travers de cette communication, nous allons essayer de savoir si l'écrivain Anouar Benmalek réussit à faire passer avant toute chose l'aspect littéraire dans son écriture ou si l'argument historique prend le pas sur l'Art et ne constitue qu'un alibi (fallacieux alors !) pour mettre en avant une abomination « vendeuse » de la guerre de libération. Dans les milieux journalistiques le cadavre « c'est du caviar », il est l'aubaine qui tombe à pic quand l'actualité politique somnole ou sombre dans la routine... Il en est de même dans le roman policier : une intrigue aussi truculente soit-elle perdrait de sa saveur sans cette épice exquise qu'est le cadavre. Serions-nous dans la même configuration, les mêmes pulsions rédactionnelles ? Ou Benmalek réussit-il le tour de force d'allier un épisode aussi monstrueux que le massacre de Melouza et un art consommé de l'écriture ?

b) Histoire, engagement et écriture : une obsession algérienne ?

Anouar Benmalek, écrivain et non moins homme public, a fait ses premières armes dans le journalisme en Algérie. Le destin pourrait-on dire et les événements l'ont poussé, à l'instar de beaucoup d'intellectuels algériens, à aller voir sous d'autres cieux si la vie est plus clémente. Il est pour le moins impossible à un homme de plume et d'action qui plus est, de vivre « normalement » ses passions dans un pays où le

verrouillage médiatique est une règle de fonctionnement institutionnelle. Il a donc logiquement choisi l'exil et vit et travaille en France depuis ses démêlés avec le pouvoir suite à ses positions durant les événements d'octobre 1988.

Les œuvres d'Anouar Benmalek plutôt sont rares dans les états. Cela serait-il dû à une discrète interdiction dont il serait frappé suite à ses positions frondeuses face aux dérives constatées durant les années qui ont fait vaciller le pays dans les années 88-89 et suivantes ? On ne peut pas être tranchant sur cette question car en réalité le livre en lui-même est rare. La littérature est rare. Les écrivains algériens sont rares dans les états du simple qu'il n'y a pas de gestion de l'édition. L'épuisement d'un titre n'est pas suivi d'une réédition, ou alors si rarement. Ceci dit, il ne serait pas saugrenu d'envisager le cas d'Anouar Benmalek sous l'angle très plausible d'une censure au sens premier du mot. Le personnage est éminemment intéressant ne serait-ce que pour son franc-parler, son franc-écrire.

Autour de son cas, tout comme pour un bon nombre d'autres écrivains, la question de l'engagement se pose : est-il si à ce point impossible pour un écrivain quelle que soit sa nationalité de rester sur le bord du chemin, à regarder passer les événements, sans forcément se sentir obligé de « mouiller sa chemise »... Sartre fut l'un des plus farouches pourfendeurs d'une hypothétique passivité, neutralité ou voire indifférence des artistes et écrivains face à l'actualité. La question de l'engagement de l'écrivain s'est toujours posée avec force et en dépit d'un fléchissement certain des grandes batailles idéologiques droite-gauche depuis la chute du Mur de Berlin, elle continue néanmoins d'agiter certains cercles d'intellectuels pour qui, malgré les profonds changements survenus depuis, la question reste entière.

Sartre n'a pas eu la primeur, loin s'en faut, en la matière. Poser aussi énergiquement la question allant jusqu'à suggérer que les écrivains qui ne s'engagent pas ne peuvent même pas prétendre à ce statut, d'autres auteurs (de droite cette fois) datant de l'époque des grandes fractures idéologiques, comme le fut l'affaire Dreyfus, l'ont fait avec autant de verve, sinon plus. Eux les premiers ont comparé la plume à une arme... Louis Bertrand, un algérieniste du meilleur cru, décrivait ainsi un de ses illustres contemporains, Robert Randau :

« Robert Raudau est de ceux qui s'imaginent qu'un écrivain, pour plaire à son public, doit se maquiller et se contorsionner excessivement. En tout cas, c'est un sûr moyen d'étonner et d'attirer les snobs. Mais je crois que le vrai Randau n'est pas si malin. Ce gaillard aux larges épaules et à la forte corpulence, qui domine de très haut la ribaudaille littéraire, brandissant un formidable porte-plume en guise de massue... » « Notre Afrique » – Albin Michel – Paris, 1933 - p.155

L'enjeu social et politique des couches intellectuelles n'est donc pas tombé avec la dernière pluie et, sous le soleil d'Algérie, rien de bien nouveau de ce côté. Randau « l'Algérien » avait dit de la plume qu'elle n'était en définitive qu'une épée, Sartre en fit de même 50 ans plus tard. La différence entre les deux est bien sûr le bord. Le premier fut de droite (extrême) le second de gauche. Cette question de l'engagement a « préoccupé » les intellectuels algériens avant et après l'indépendance et c'est un euphémisme que de le dire ainsi. Nous avons tous en mémoire la lettre de Taleb Ibrahim (emprisonné à l'époque) à l'adresse d'Albert Camus et les termes pour le moins crus avec lesquels il l'a interpellé précisément sur cette question, lui Camus qui a clamé qu'aucune cause ne pouvait justifier les attentats aveugles ou le massacre de civils dans un conflit, fut-ce la guerre

d'Algérie, « une guerre juste » à tout le moins. Les termes violents de Taleb Ibrahimi vont jeter pour longtemps, sur l'œuvre de Camus et sur sa propre personne, une ombre qui sera longue à dissiper. Avec la sincérité qui fut la sienne, il fit ce qu'il put, dans les limites que « *la géographie et l'Histoire* » - pour paraphraser M. Haddad - lui concédaient. Le 12 octobre 1957, alors qu'il se préparait cinq jours plus tard à recevoir le Prix Nobel de Littérature, un jeune algérien interpelle Camus lors d'une conférence de presse sur son silence à propos de l'Algérie. Camus répond :

« Je me suis tu depuis un an et huit mois, ce qui ne signifie pas que j'ai cessé d'agir. J'ai été et je suis toujours partisan d'une Algérie juste, où les deux populations doivent vivre en paix et dans l'égalité. J'ai dit et répété qu'il fallait faire justice au peuple algérien et lui accorder un régime pleinement démocratique, jusqu'à ce que la haine de part et d'autre soit devenue telle qu'il appartenait plus à un intellectuel d'intervenir, ses déclarations risquant d'aggraver la terreur. Il m'a semblé que mieux vaut attendre jusqu'au moment propice d'unir au lieu de diviser (...). J'ai toujours condamné la terreur. Je dois condamner aussi un terrorisme qui s'exerce aveuglément, dans les rues d'Alger par exemple, et qui un jour peut frapper ma mère ou ma famille. Je crois à la justice, mais je défendrai ma mère avant la justice ».

Cité par C.C-Achour dans *Albert Camus et l'Algérie*.
Barzakh – Alger, 2004 – p.13

C'est bien cette contiguïté mère/justice qui lui a valu les foudres des nationalistes algériens chauffés à blanc par la conjoncture explosive de l'époque. Il a été lu, entendu au premier degré. Son engagement s'était à leurs yeux subitement étioilé, ruiné et Camus passa ainsi à la trappe, comme beaucoup d'intellectuels sur lesquels désormais planait la

même ombre, celle de la défiance des ténors du nationalisme, peu lettrés pour la plupart, est-ce une hérésie que de le dire ?

On garde aussi en mémoire la lettre signée Mohamed Dib, parue dans *Alger Républicain*, dans laquelle il exhortait les intellectuels algériens à se mettre au service de la révolution... Dib qui allait très tôt quitter le pays pour s'installer en France, déjà ! Il ne fut pas le seul à s'exiler durant la guerre, d'autres que lui ont fait pareil : il ne faisait pas bon s'afficher comme « intello » à l'époque. L'animosité venant des deux bords et pouvant virer aisément au meurtre. Les choses ont-elles changé depuis ? Pas si sûr.

La guerre d'Algérie fut ce qu'elle fut, Une Guerre. Tantôt héroïque tantôt sombre. Les excès des uns et des autres, chacun dans le camp ennemi ou dans son propre camp, ont largement contribué à pourrir la relation entre les intellectuels et les protagonistes de la rébellion. L'OAS a fini par achever le peu d'espoir qui restait de sauver une très hypothétique cohésion entre les populations en place. Or, c'est précisément dans les recoins glauques de cette Guerre qu'Anouar Benmalek est allé chercher de quoi nourrir son roman « Le rapt ». Mais pas seulement. Les actes du roman se déroulent à des « moments tourmentés » de l'histoire de l'Algérie. Le temps littéraire et le temps de l'Histoire s'entremêlent de façon assez déroutante tout au long du récit. Le lecteur peut parfois éprouver quelque difficulté à garder ses repères temporels tant l'auteur se joue de ce paramètre : les personnages de premier plan vivent sous la menace du terrorisme islamiste des années 90, ceux du second plan évoluent dans un autre moment sombre : la guerre fratricide que se sont livrés les Centralistes et les Messalistes... Des morts par milliers ! On tuait, s'entre-tuait pour un oui pour un non. La tragédie n'était jamais loin qui souvent pouvait tourner au morbide, à l'insoutenable. Une

sorte de fil rouge va ainsi jalonner l'Histoire de notre pays. Un fil rouge sang.

Aussi, naturellement pourrait-on dire, l'auteur établit-il un parallèle entre les deux époques aux mêmes méthodes meurtrières. Il ne le dit pas explicitement, mais le suggère fortement. Il va même jusqu'à s'en défendre. En l'occurrence il va s'appuyer de façon un peu hasardeuse sur un événement peu glorieux de la guerre d'Algérie, survenu aux environs de M'sila, dans un hameau perdu du nom de Melouza où plus de 303 hommes, femmes et enfants ont été massacrés pour leur apprendre à bien se tenir devant le FLN, seul maître à bord du navire amiral de la lutte anticoloniale. On les accusait alors d'être du côté du MNA (Mouvement National Algérien fondé par Messali Hadj). Les gens de Melouza, ne furent pas les seuls à avoir connu un tel sort. En Kabylie pour ne citer que cette région, des exactions épouvantables ont été commises, sans véritable raison, si tant est qu'il y eut fallu une « bonne » à chaque fois pour couper des têtes ! Répondant à la question d'un journaliste à ce propos, il répond énergiquement toutefois :

« Levons d'abord une équivoque qui serait une ignominie. Loin de moi l'idée de rapprocher mécaniquement deux événements a priori si antagoniques. La guerre d'indépendance visait à libérer l'Algérie de l'indignité coloniale ; la guerre des terroristes s'inscrit, elle, dans l'idéologie exactement inverse, et son but déclaré est d'asservir le pays, ses institutions, sa culture et ses habitants à une vision du monde obscurantiste, considérant la démocratie comme une invention perverse et ne reculant pas devant l'assassinat de ceux qui osent remettre en cause les principes moyenâgeux de la théocratie islamiste. »

Ceci dit, force est de reconnaître que, si le but de la guerre de libération était on ne peut plus noble, les moyens utilisés par le FLN pour s'imposer comme l'unique représentant du peuple en lutte contre la domination coloniale ont parfois été d'une extrême brutalité, ne reculant ni devant la torture ni devant l'assassinat d'Algériens souvent aussi patriotes que les plus engagés des combattants du Front. Dans certains cas, comme de celui de Melouza, cette violence peut être qualifiée sans excès de langage de véritable crime de guerre ! Le dire avec force n'est pas trahir les idéaux de liberté pour lesquels se sont battus les moudjahidines, bien au contraire ! Taire officiellement — et jusqu'à présent... — la vérité sur cet abominable massacre et sur d'autres épisodes aussi sanglants que les tueries d'étudiants montés au maquis lors de la bleuïte, c'est renforcer l'idée qu'en Algérie, la fin justifie absolument tous les moyens, dès lors que la fin est jugée « transcendante ».

C'est, en ce sens-là, qu'il y a pour moi une filiation entre certains comportements de la guerre de libération et la cruauté des groupes terroristes islamistes en Algérie : si, au nom de la libération du pays, le FLN a pu perpétrer un massacre de masse tel que celui de Melouza sans grands dommages pour son image et régner sur l'Algérie pendant aussi longtemps, se sont dit les terroristes algériens, pourquoi Bentalha, Raïs ou Ramka ne nous seraient-ils pas « pardonnés », puisque nous agissons au nom d'un idéal encore plus élevé, en l'occurrence la soumission à Dieu ? De toute façon, observent-ils cyniquement, si nous gagnons la guerre, tout le monde « oubliera » bon gré mal gré nos « débordements » et nous deviendrons des héros : Mohammedi Saïd, le responsable de la boucherie de Melouza, n'est-il pas considéré comme un modèle de bravoure par l'Algérie officielle ! »

Sur ce point justement, Benmalek se trompe assez lourdement puisque malgré les appels à la réhabilitation de Mohammedi Saïd, par les canaux les plus « sérieux » voire officiels (cf. l'article publié par l'organe le plus proche des sphères de la décision " Le Quotidien d'Oran " en l'occurrence*), il semble bien que le pas n'ait pas été franchi et n'est pas près de l'être. Du moins dans l'état actuel des rapports de forces.

L'Histoire donnera ensuite des noms colorés à ces terribles épisodes. Ainsi il y aura une Nuit bleue, une Nuit Rouge... Selon les témoignages, cette dernière survint dans le village d'Iwendaguen dans la Wilaya III, entièrement décimé par un officier de l'ALN pour une histoire de... femme, dit-on. Pour les besoins de solvabilité de sa Cause, pour sauver la face de l'organisation et celle du Capitaine H. de sinistre renom, cela a été ensuite soigneusement enveloppé dans une intrigue « d'espionnage de ladite femme au profit de l'ennemi ».

II – A propos du roman « Le Rapt »

1- Le synopsis qu'en donne Wikipédia :

« Follement épris de sa femme, Aziz n'en est pas moins un homme détaché et caustique. Seul moyen qu'il ait trouvé pour se préserver des tensions et des violences qui agitent l'Algérie. Mais lorsque sa fille de quatorze ans est enlevée, il comprend que l'ironie ne lui sera plus d'aucun secours. Entré en contact avec la famille, un étrange ravisseur menace sa victime des pires atrocités si la police est prévenue. De toute façon, qui aurait envie de s'en remettre aux autorités algériennes? Aziz ne peut compter que sur lui-même. Et sur Mathieu, le beau-père de sa femme. Mais ce Français au lourd passé sera-t-il une providence ou l'artisan du malheur? Pourquoi est-

il demeuré en Algérie après l'indépendance?
Qu'a-t-il fait pendant la guerre? Et quel est ce
grand tabou de l'histoire de l'Algérie qui scelle
jusqu'à présent toutes les lèvres ? »

En fait, le ravisseur du nom de Zahi, a perdu toute sa famille dans le drame de Melouza. Parmi les maquisards présents lors du massacre, le seul visage dont il se soit souvenu est celui de Tahar, le père de Meriem. Il se promet de le chercher et de venger sa petite fille Chehrazed. Ce qu'il fit. Il le pista et monta un traquenard pour faire s'entretuer les membres de sa famille et leur faire toucher du doigt l'immense douleur que fut la sienne. Seul Aziz survivra mais en ayant quand même sauvé Chehra, sa fille. Les deux petites portaient donc le même nom.

Sur la quatrième de couverture aux Editions Sédia, on peut lire quelques extraits de critiques littéraires parues dans la presse tant algérienne qu'étrangère. Bien entendu, elles ne peuvent être que laudatives. Ainsi ce « *Anouar Benmalek signe un chef d'œuvre. Il y a du Dostoïevski chez l'auteur du Rapt, l'humour en plus. Sa dernière œuvre est d'une rare puissance.* » d'El Watan. Et ce commentaire de l'éditeur sans doute (puisqu'on y trouve des fautes d'orthographe) : « *Primé à de nombreuses reprises, qualifié de Faulkner méditerranéen par l'Express...* » est-il nécessaire de rappeler que Kateb Yacine a lui aussi été « *un Faulkner méditerranéen* » en son temps ? On peut lire encore ce « *Un grand livre, un grand auteur, on reste abasourdi par la qualité de l'écrivain. (France2).* »

« Le Rapt » est désigné comme roman. Il a été publié fort heureusement simultanément chez Fayard en 2009 et chez Sédia la même année. Je dis fort heureusement car autrement le lecteur algérien n'y aurait pas eu accès. Cela aurait été un

comble pour un auteur algérien de ne pas être lu dans son propre pays. Cela s'est déjà produit malheureusement. Pour des raisons diverses (censure ou plus simplement snobisme) certains auteurs algériens d'origine ne se font publier qu'en France. Il en est même qui, vivant et travaillant en Algérie, sont tout fiers d'annoncer dans les journaux « pour son premier livre publié en France, Untel est heureux de... », comme quoi les réflexes de colonisés ont la peau dure. Les Algérianistes, extrêmement fiers de leur littérature « algérienne » et « leur esthétique africaine », mettaient cependant un point d'honneur à se faire publier en... France. Signe incontestable d'une reconnaissance de leur « talent ». Se faire publier en Algérie sonne faux, petit, rabougri, peu porteur, peu reconnu par ses pairs et son entourage... Alors autant jouer dans la cour des « grands ».

2 – Des personnages assez approximatifs...

L'écriture de Benmalek ne brille pas par sa précision dans la description. Il investit sur l'action plus que l'aspect des choses et des personnages. On ne sait vraiment comment ces derniers sont faits, si ce n'est des détails donnés à la va-vite : *cheveux épars ou blanchis ou en bataille, une robe qui lui va bien, elle se mordait les lèvres, on devinait que ses cheveux furent roux...* Mais pas davantage. Benmalek est avare en description.

Les personnages du roman ne sont pas nombreux :

- **Aziz**, employé au zoo, son rôle y est de s'occuper essentiellement des bonobos d'Afrique, ces singes à la libido exubérante qui exaspèrent en « haut-lieu » par leurs mœurs dissolues.
- **Meriem**, sa femme.
- **Mathieu** (alias Ali), ancien militaire français déserteur, désormais naturalisé.

- **Tahar**, un moudjahid dont le seul vrai fait de guerre est d'avoir participé au massacre de Melouza. Mathieu l'aide à s'évader après l'avoir torturé de ses propres mains. Ils deviendront inséparables. Tahar mourra de chagrin, de remords à cause de Melouza.
- **Latifa**, femme de Tahar d'abord. A la mort de son mari, elle épousera Mathieu, devenu Ali pour les besoins du mariage.
- **Zahi**, le ravisseur de Chehra la fille d'Aziz et Meriem. Il est omniprésent tout au long du récit par téléphone. Il n'apparaît qu'aux dernières pages du livre.

3 - *La problématique focalisation !*

« Le Rapt » n'est pas simple à lire. Il est (à dessein à n'en pas douter) écrit de manière « brouillonne ». Fait inhabituel, la focalisation pose un très sérieux problème de lecture dans ce roman. Cela pourrait sembler un peu ridicule de poser ainsi le problème, mais il est bien réel. Anouar Benmalek ne facilite pas la lecture de son récit, car il est des moments où quand il écrit « il » on ne sait plus de qui il s'agit... Aussi incroyable que cela puisse paraître !

J'ai la naïveté de croire qu'il en a décidé ainsi lui-même pour tendre au-dessus de son texte un voile qui servirait d'écran pour l'assombrir encore davantage... Un artifice narratif somme toute concevable même s'il complique la compréhension des faits et l'identité des personnages.

Concrètement, les choses se passent ainsi :

- Nous partons sur un « je ». Celui d'Aziz Mérad, employé au zoo d'Alger, le personnage autour duquel le récit va se construire. Il est le père de Chehra, l'adolescente qui va être kidnappée. Il est le mari de Meriem. Il est le gendre Mathieu, alias Ali, marié à Latifa, mère de Meriem. Sur le personnage d'Aziz, premier focalisateur, introducteur du récit, la focalisation nous paraît aller d'elle-même, elle est interne.

- Ce « je » disparaît subitement, sans explication aucune pour laisser la place à un « il » qui reprend à son compte la focalisation, mais omnisciente cette fois, puisque qu'Aziz y est renvoyé au même plan que les autres... « il » le raconte aussi.

- Le « je » revient mais cette fois c'est Tahar (père de Meriem, mort « suicidé par le remords » longtemps après sa participation aux massacres de Melouza), tour à tour tortionnaire et ami de Mathieu.

- Souvent les personnages du texte, peu nombreux en vérité, ont droit chacun son tour à un « je ». L'auteur veut sans doute par là donner à son roman à chaque fois plus d'étoffe en le faisant prendre en charge par chacun des personnages... un funambulisme au sens plein du terme car l'exercice est périlleux, tant et si bien qu'un lecteur même attentif s'y perd.

- Les mots, les passages en **italique** : ils posent un sérieux problème d'identification et constituent le bruit par excellence dans la communication selon les termes de Benveniste. Ces mots, parfois en paragraphes entiers en italique, sont utilisés comme « doublure » à tous les personnages. Ces derniers ont tous une « voix off ». Elle se manifeste en italique. C'est ce qu'ils pensent tout bas, ce qu'ils n'osent pas dire tout haut ou simplement une voix (celle de leur conscience ?) qui susurre quelque remords à leur oreille... Il semble même parfois qu'il pourrait s'agir d'un narrateur off, un narrateur omniscient au dessus des tous les autres points de focalisation et qui lui, dispose son angle comme il l'entend, selon les besoins du moment et les caprices d'un écrivain qui n'a pas le souci, pourtant cardinal à notre sens, de la lisibilité d'un livre, de son livre. Ils peuvent aussi surgir sans crier gare déroutant ainsi le lecteur car ils véhiculent un commentaire que le narrateur (**je** ou **il** !!!) ne veut pas ou ne peut pas mettre en caractère normal. Cinq exemples parmi des centaines possibles :

1- « - Et ça, tu le prends au sérieux ? Eh bien, tu progresses petit ! » p.27

2 - « - Voilà... je veux annuler une plainte (je la tue sur-le-champ)... Ma femme est venue hier (baisée... Tu m'entends ?) signaler que ma fille n'était rentrée à la maison. En fait, ma fille (j'en ferai profiter tous ceux) était chez sa tante, et elle ne nous avait pas prévenus... » p.80

3 - « - Quelque chose de visqueux a rampé jusqu'à mon entendement : Eh ! ne joue pas à l'étonné. Tout est fou depuis hier. Pourquoi ce que te réclame ce type serait-il moins fou ? (...) p.87

4 - « - J'ai rangé le portable dans ma poche, glissé ma carte d'identité dans mon portefeuille avant de passer la main sur mon visage, peut-être pour vérifier que l'existence d'un individu comme moi était de l'ordre du possible – un père qui venait de suivre au téléphone le supplice de sa fille ! » p.110

5 – « Aziz se sentit pris entre deux partis, l'un suggérant que l'endroit était Trop, comment le qualifier ? inoffensif, voilà ! pour que des événements trop horribles aient pu s'y dérouler, et l'autre susurrant Rappelle-toi, le jeune appelé de l'autobus qui s'est fait égorger, ni les arbres ni la vitesse du vent, rien n'a changé ! Rappelle-toi quand tu as assassiné l'indicateur : le paysage s'est-il révolté, une comète est-elle apparue dans le ciel ? » p.456

Nous avons souligné ce qui n'est en réalité qu'en italique. A lire l'énoncé, on se demande à quoi sert cet artifice au plan sémantique. A moins de mettre une intonation particulière dans les groupes de mots en question... mais là nous

basculerions dans l'élocution et la diction qui, elles, relèvent du théâtre et non du roman. L'auteur nous invite-t-il sur une autre typologie ? Je n'ai pas de réponse. L'auteur aurait pu se passer de cette typographie sans conséquence majeure sur la lisibilité de son texte : libre au lecteur de mettre l'accent sur telle ou telle portion de phrase, de paragraphe... L'auteur viole par là la liberté de lecture et prend par la main son lecteur pour lui indiquer ce sur quoi il doit concentrer son attention. Un paradoxe !

III – Littérature et discours sur l'Histoire.

« Le Rapt », sans doute le roman le plus noir de la littérature francophone algérienne à ce jour, a retenu particulièrement notre attention puisqu'il se singularise par le fait que l'auteur y convoque les démons de l'imaginaire collectif algérien, de vrais démons à n'en pas douter, ceux-là mêmes qui fondent le plus clair des comportements sociaux et bien entendu politiques des uns et des autres dans ce pays. Les uns étant les gouvernés, les autres étant les gouverneurs...

Ces démons se cristallisent notamment autour des questions extrêmement sensibles et embarrassantes de l'Histoire contemporaine de l'Algérie : les zones d'ombre que la guerre de libération recèle et qui continuent, malgré le passage du temps, à tarauder les esprits. Anouar Benmalek pose le doigt là où ça fait mal... L'épisode de Melouza, pour ne s'en tenir qu'à cet exemple, reste comme une tache sur le front de cette guerre déclenchée « *dans la précipitation et l'improvisation en novembre 1954* » M. Harbi, El Watan-26 mai 2011-, sensée libérer des populations démunies de l'oppression coloniale et sa sauvagerie. Or, c'est bien avec la même sauvagerie que la population de ce hameau de Melouza a été exterminée par des groupes de l'ALN, au nom de prétendues dissensions entre tendances rivales du paysage politique de l'époque sur les ordres d'un certain Mohammedi Saïd, alias Si Nacer, ancien officier de l'armée allemande et membre fondateur du Fis

algérien : un homme, un programme ! Anouar Benmalek, loin de se complaire dans des thèmes peu contondants au regard de la situation des libertés en Algérie, des insurmontables problèmes liés aux questions politiques, car il faut bien appeler les choses par leur nom, aborde sans détours celle de l'Histoire récente de ce pays sans complexe, mieux, de façon agressive et sans concessions.

Il va sans dire que la piste de l'Histoire a constitué l'essentiel de notre travail dans l'étude de ce roman. Ceci dit, nous n'avons pas perdu de vue l'objet premier de notre atelier qui est de s'en tenir à la littérature. Aussi, est-il nécessaire de souligner que notre souci principal fut de jeter quelque lumière sur la production romanesque d'Anouar Benmalek strictement du point de vue de l'étude qui sied au roman, et non à la seule approche historique...

Il est indéniable que « Le Rapt » est d'abord un roman. Le dire ainsi peut sembler conférer au non-sens. A bien y regarder on peut aisément l'accuser de se faire, de se construire sur des faits historiques sordides et donc de ne bâtir sa notoriété que sur l'ampleur des désastres qu'il relate. Anouar Benmalek a certes mis le doigt sur toute l'horreur d'une guerre, spécialement la guerre d'Algérie, mais il a aussi réussi le tour de force d'écrire un roman, dans la dimension de ce que l'on appelle la littérarité. Il est tout aussi indéniable qu'Anouar Benmalek revisite l'Histoire de l'Algérie sous ses angles les moins avantageux avec le souci de relever que les comptes sont loin d'être réglés et que les plaies ne sont pas refermées. Le ravisseur, à la fin du roman, dit aux parents de la petite captive que l'un des deux, celui qui survivra, sera « son héritier », oui, il héritera du malheur qu'il a lui-même porté durant 50 ans ! Benmalek a donc écrit ce roman pour ceux qui auraient la mémoire courte, envers et contre ceux qui maintiennent une grosse chape de plomb sur le passé récent et un peu moins récent du pays pour des raisons inavouables.

L'histoire de l'Algérie est un long chapelet d'épisodes noirs que les historiens s'échinent à décoder un à un. A chaque découverte, recoupement, confirmation d'un fait de guerre, ils vont de surprise en surprise et se rendent compte de l'énormité de la chose.

Tout récemment, dans un entretien à El Watan, Mohamed Harbi a qualifié de « terrible » le contenu des comptes rendus du FLN sur le moral de la population algérienne durant la révolution : *« je constate que la ferveur des populations a sensiblement baissé depuis que l'on n'utilise plus la hache »* écrivait un « frère » dans son rapport politique (à lire dans *« Le FLN par la correspondance de M. Harbi et G. Ménier »* ... Est-ce à dire que ces mêmes acteurs de la révolution se rendaient eux-mêmes compte que les populations craignaient leurs expéditions punitives autant que celles de l'ennemi ? : *« Les frères ont tellement honte de ce qui s'est produit à Mechta Kasbah qu'ils essaient de se persuader de leurs propres boniments ! L'indépendance n'est pas là que, déjà, le mensonge gangrène l'histoire ! »* p.348 (Le Rapt).

Anouar Benmalek s'appuie sur l'histoire pour bâtir un récit romanesque qui puisse « tenir la route » autant que possible. Il le fait avec plus ou moins de bonheur à notre sens. Le fait historique prend largement le pas sur la littérature mais il est clair que la lecture du Rapt n'est pas dénuée de plaisir « horrifié » puisque, disons-le, certaines vérités que le lecteur ne fait que pressentir, l'écrivain les conforte en lui : *« On ment toujours quand on parle de la guerre. Alors ne me force jamais à te mentir ! »* p.382 (Le Rapt).

Bibliographie :

- Louis Bertrand, *Notre Afrique* – Albin Michel – Paris, 1933 - p.155
- Mohamed Benyahia, *La conjuration au pouvoir* – Ed. Casbah, Alger, 1988.
- Benjamin Stora – Zakya Daoud, *Ferhat Abbas, une autre Algérie* – Ed. Casbah, Alger 1995.
- C.C-Achour, *Albert Camus et l'Algérie*. Barzakh – Alger, 2004 – p.13
- Hamou Amirouche - Akfadou, *un an avec le colonel Amirouche* – Ed. Casbah, Alger, 2009.
- Saïd Sadi, *Amirouche – Une vie, deux morts et un testament*. Alger, 2010.
- * Le Quotidien d'Oran, octobre 1996.
- *Entretien avec M. Harbi*, El Watan, mai 2011.

Fayçal BENZAADI,
Maître de conférences,
Université d'Oran 2 Mohamed Ben Ahmed,
Email : faycalbens@yahoo.fr